

Gladiator

Le péplum dans toute sa splendeur

Pierre Ranger

Numéro 209, septembre–octobre 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59240ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ranger, P. (2000). Compte rendu de [Gladiator : le péplum dans toute sa splendeur]. *Séquences*, (209), 44–44.

plus haut placé, n'ait quelque intérêt à protéger en se servant du projet la jeune femme. La scène, d'une ironie mordante, pose efficacement le dilemme entre art et commerce auquel doit faire face Figgis (et nombre d'autres cinéastes œuvrant au sein de l'industrie cinématographique) à chacun de ses films.

En bout de course, il ressort de cet exercice de style de haute voltige un commentaire social et artistique intéressant sur le statut de l'image (photographique, publique, etc.) à l'aube du XXI^e siècle et, par extension, sur le travail de création.

Claire Valade



Jeux de pouvoir

GLADIATOR

Le péplum dans toute sa splendeur

De tous les genres traités au cinéma, le péplum fut de toute évidence celui le plus visité. Au total, un millier de films historiques ayant pour sujet un épisode de l'Antiquité ont été réalisés entre 1897 et 1965. Une production internationale, surtout française et italienne au temps du muet, puis

américaine et italienne par la suite, allant de l'épique au tragique, du film d'aventures au film d'horreur.

De Georges Méliès à Stanley Kubrick en passant par Riccardo Freda ou Vittorio Cottafavi, bon nombre de cinéastes ont, au fil des ans, décrit le mythe fondateur gréco-romain ou judéo-chrétien et mis en scène des personnages antiques surhumains au milieu de situations spectaculaires.

Voilà qu'à son tour, le réalisateur Ridley Scott s'intéresse à ce genre que l'on croyait pourtant révolu. À la croisée de **Ben Hur**, **Spartacus**, **Quo Vadis** et **The Fall of the Roman Empire**, **Gladiator**, une œuvre grandiose, mais inégale, s'inscrit dans la même lignée que ses prédécesseurs. On y retrouve d'ailleurs tous les éléments des fameux péplums de l'époque : combats, jeux de pouvoir, mensonges, trahisons, complots, vengeances et de nombreux cadavres décapités.

Vers l'an 180 avant Jésus-Christ, Maximus, un général de l'armée de César est pressenti par Marcus Aurelius pour lui succéder. Mais Commodus, le fils du vieil empereur, prend tous les moyens nécessaires et s'empare du trône. Maximus, déchu, tente de venger sa famille exécutée par le nouvel empereur en devenant gladiateur. Comment ne pas s'enticher d'une telle histoire ?

L'un des intérêts du film réside dans le fait qu'on y greffe un personnage purement fictif (Maximus) à deux protagonistes ayant appartenu à l'Histoire (Marcus Aurelius et Commodus). Mais, à tort, on centre principalement l'action du récit sur un seul personnage, et le héros unidimensionnel demeure trop à l'écart par rap-

États-Unis 2000, 93 minutes — Réal. : Mike Figgis — Scén. : Mike Figgis — Photo : Patrick Alexander Stewart, Mike Figgis, Tony Cucchiari, James Wharton O'Keefe — Mont. : Mike Figgis — Mus. : Mike Figgis, Anthony Marinelli — Son : Patrick Dood, Paul Curtis — Déc. : Charlotte Malmlof — Cost. : Dianne D. Casey — Int. : Jeanne Tripplehorn (Lauren Hathaway), Stellan Skarsgård (Alex Green), Salma Hayek (Rose), Saffron Burrows (Emma), Kyle MacLachlan (Bunny Drysdale), Xander Berkeley (Evan Watz), Golden Brooks (Onyx Richardson), Viveca Davis (Victoria Cohen), Richard Edson (Lester Moore), Glenna Headly (la thérapeute), Holly Hunter (la femme d'affaires), Julian Sands (le massothérapeute) — Prod. : Mike Figgis, Annie Stewart — Dist. : Universal Pictures.

port à ce qu'il vit. Sans doute aurait-il été intéressant d'explorer davantage ses motivations. Commodus, par exemple, de tous les autres protagonistes ne servant surtout qu'à faire avancer l'histoire, intrigue de par sa complexité.

Néanmoins, Russell Crowe défend son rôle de Maximus avec un certain savoir-faire. Le comédien néo-zélandais, en nomination aux Oscars en mars dernier pour son rôle dans **The Insider**, joue à la fois entre la froideur et l'amertume. Joaquin Phoenix interprète brillamment le rôle de Commodus et Richard Harris, quant à lui, incarne avec brio un Marcus Aurelius peu présent tout au long du récit.

Il aurait sans doute fallu développer un peu plus le scénario. La réflexion sur la lutte, symbole d'un contre-pouvoir conféré par la popularité, est bien amorcée mais à peine explorée. Certains dialogues agacent, d'autres ennuient. On se croirait par moments au milieu d'un long métrage pour jeunes adolescents où les bons sentiments surclassent toute adversité, l'action primant sur l'histoire. Ne s'agit-il pas pourtant de la recette miracle des films américains ?

Quoi qu'il en soit, on excusera sans doute ces écarts de conduite puisque, en général, grâce à sa photographie et ses scènes mémorables, **Gladiator** est aussi un film remarquable. Les scènes de combats, particulièrement les images aux reflets bleutés du début, sur le front de la Germanie, ou encore les autres dans l'arène du Colisée de Rome, sont d'une grande intensité. Pas surprenant qu'on ait donné à Ridley Scott la réputation de *faiseur d'images*. Jonglant entre les gros plans, les effets virtuels (les images de la Rome antique sont époustouflantes) et une technique hautement sophistiquée, son film atteint parfois des états de grâce.

Le cinéaste, qui nous a donné au meilleur de sa forme, les **Alien**, **Blade Runner** et **Thelma and Louise**, n'a guère réalisé de chefs-d'œuvre depuis quelques années. Après avoir fait mouche avec **1492: Conquest of Paradise**, **G.I. Jane** et **White Squall**, le voici donc revenu en force avec ce **Gladiator** qui, malgré ses quelques faiblesses apparentes, reste malgré tout un film épique d'une force considérable. Il faudra assurément surveiller sa prochaine production, **Hannibal**, la suite de **The Silence of the Lambs**. Gageons que, encore une fois, Ridley Scott nous en fera voir de toutes les couleurs.

Pierre Ranger